

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre LII : « Herbert Clarke HOOVER ».

Un soir de novembre, comme nous nous tenions, après le dîner, devant le feu qui flambait dans la grande cheminée du salon, avenue Louise, notre hôte, M. Francqui, me fit, de sa manière vive, un portrait de M. Herbert C. Hoover, portrait impressionniste, brossé à grands traits, plein d'une admiration communicative ; M. Francqui termina par un geste rapide qui dessinait un arc sous son propre menton :

- *Une mâchoire, vous savez !*

Je n'avais jamais rencontré M. Hoover. Je le connaissais comme un riche Américain qui avait habilement organisé le rapatriement des réfugiés américains à Londres au commencement de la guerre ; le Docteur Page l'avait proposé pour le ravitaillement et je ne possédais, sur sa personnalité, que l'impression laissée par deux courtes dépêches. M. Francqui l'avait connu, quinze ans auparavant, en Chine, où les deux hommes avaient été associés dans une vaste entreprise coloniale. Les bavards, en apprenant leur nouveau rapprochement, prétendaient qu'ils ne s'étaient pas toujours

entendus en Chine et que leurs désaccords avaient pris à la fin le caractère intransigeant d'un conflit entre deux volontés indomptables et rivales. Au fond, ils se ressemblaient, disait-on, et l'on s'étonnait du romanesque destin qui les réunissait après tant d'années ; l'on racontait comment ils s'étaient rencontrés à l'Ambassade américaine de Londres pour organiser la plus vaste institution humanitaire du monde et la seule institution internationale survivante sur notre malheureuse planète, comment ils s'étaient regardés un moment dans les yeux et s'étaient serré la main. La scène était de celles qui frappent les goûts romanesques du public.

M. Francqui parla de M. Hoover, ce soir, en termes admiratifs. Sa description évoquait de si héroïques proportions que je m'attendais à voir un personnage physiquement plus considérable que celui que je trouvai, marchant un peu nerveusement dans mon bureau, le lendemain après-midi, quand je descendis à l'appel de sa carte de visite.

Il me parut grand, bien que de taille moyenne, parce qu'il était mince, avec des mains et des pieds petits ; ses mains dans les poches du pantalon faisaient tinter des pièces de monnaie, comme ce type d'Américain généreux qui méprise une bourse comme une conseillère d'avarice. Son visage rasé, quelque peu juvénile, n'était pas celui d'un homme d'affaires ; c'était

une physionomie sensible, avec l'expression fatiguée de celui qui dépense trop de force nerveuse ; des yeux noirs, parfois intensément fixes, sous un front large et blanc où les cheveux noirs retombaient presque en désordre eussent marqué cette physionomie comme celle d'un idéaliste, si un trait dominant n'eût fait reconnaître, indubitablement, l'homme de volonté, de force et d'action ; c'était cette mâchoire forte et ferme qu'on remarquait aussitôt, en se rappelant le geste expressif de M. Francqui. Peut-être ce front et cette mâchoire indiquaient-ils deux ordres différents de qualités car on ne pouvait causer longtemps avec M. Hoover sans découvrir son idéalisme : par exemple dans ses yeux qui devenaient doux et pleins de pitié, quand il parlait des Belges et de leurs souffrances.

Enfoncé dans un fauteuil, il parlait de leurs maux d'une voix profonde et sympathique, mais sa pensée bientôt se tournait vers les moyens pratiques. Je pus lui décrire la situation et j'appris de lui ce qui se passait au dehors. M. Hoover avait eu maint déboire privé qu'il supportait bravement. Il arrivait de Hollande en automobile avec M. Shaler, le Docteur Rose et M. Bicknell. Ces deux derniers, représentant la Fondation Rockefeller, faisaient une enquête en Belgique. Ils se mirent à m'interroger et pendant deux heures je répondis à leurs questions, aussi fatigué à la fin que si j'avais soutenu une discussion devant la Cour Suprême.

Notre oeuvre avait grandi avant de pouvoir s'organiser. Selon notre idée première, le Comité national était compétent pour distribuer les vivres, par l'intermédiaire des communes, à ses propres nationaux. Dans mon ignorance, je n'avais eu aucun soupçon de la quantité de vivres requise, avant de lire le mémorandum préparé par le C. N. La guerre, croyait-on, devait finir bientôt, et si nous passions l'hiver, tout irait bien. Le peuple américain fournirait les vivres, des arrangements diplomatiques leur feraient franchir le blocus britannique et le C. N. les distribuerait. Mais il y avait des limites, même à la charité américaine, et l'Angleterre, qui organisait le blocus, imposait des conditions et des restrictions ; il fallait des délégués supplémentaires par vingtaines, non belges, mais américains, pour contrôler la distribution et veiller à l'observation des garanties ; de là, les universitaires de la Fondation Rhodes, de là finalement la C. R. B., vaste organisme américain qui allait travailler côte à côte avec le C. N., vaste organisme belge, tous deux indépendants, égaux dans leurs sphères. Cette organisation avait déjà fonctionné mais la C. R. B. présentait de nombreux défauts et, pour y remédier, M. Hoover venait en Belgique.

Quelques jours auparavant, au cours d'un entretien de Villalobar et moi avec le *Geheimrat* Kaufmann, j'avais fait observer que

l'organisation américaine se disposait à importer pour 2.700.000 livres sterling de secours en Belgique et quand j'eus traduit la somme en valeurs allemandes, 54 millions de marks, le *Geheimrat*, laissant tomber sa plume et se renversant dans son fauteuil, s'était écrié : *Sapristi !*

Sapristi, évidemment, mais ce n'était qu'un début, qu'une simple goutte d'eau !

Le matin du jour suivant nous allâmes, par une pluie maussade, visiter les cuisines à soupe, M. Francqui, M. Hoover, le Docteur Rose, M. Bicknell, le consul général Watts et d'autres. M. Hoover et les représentants de la Fondation Rockefeller furent frappés du caractère humain et efficace que les Belges, excellents organisateurs, avaient su imprimer à leur oeuvre. Ils en voyaient l'effet dans ce grand bâtiment, naguère employé comme hangar par une compagnie de messageries, où des équipes de cuisiniers préparaient la soupe en de grands chaudrons ; ils notaient le même caractère au poste de la rue Blaes, près du boulevard du Midi, en plein quartier des Marolles où l'on servait la soupe à de longues files d'affamés. Le local était une salle de spectacle dont la décoration criarde, comme par dérision, ornait encore les murs. La foule du quartier s'allongeait en file lamentable sur le trottoir. Avec la divine patience des pauvres, ces gens stationnaient, dans la pluie froide, frissonnant sous

des châles ou de vieux manteaux, chaussés de sabots de bois, tenant des brocs, des bidons et la carte numérotée que leur délivrait la commune. Ils avançaient pas à pas, vers le local où chacun ou chacune recevait sa portion de café, avec la chicorée que les Belges ont la malheureuse idée d'y mêler. Chacun aussi recevait son pot de soupe et ce pain quotidien qui, en réponse à l'antique oraison, si actuelle maintenant, arrivait mystérieusement de la lointaine Amérique au delà des mers. Des personnes connaissant la population du quartier vérifiaient les numéros d'ordre et, si quelqu'un manquait, s'en apercevaient aussitôt :

- *Où est Jeanne aujourd'hui ? Est-elle malade ?
Qu'y a-t-il ?*

Les clients arrivaient par centaines, en silence, recevaient leurs rations, disaient merci et passaient.

Et ce merci vous perçait le coeur, vous serrait la gorge, vous mouillait les yeux d'une manière gênante. On se sentait très humble devant ces êtres humains. On ne supportait pas longtemps ce spectacle et je devinai ce qui se passait dans l'âme de M. Hoover quand il détourna son regard et le fixa vers quelque point lointain de la rue. Un temps vint où, quand un Américain en tournée me demandait de voir les distributions de soupe, j'envoyais quelqu'un à ma place, car j'en supportais mal la vue.

Le spectacle était plus touchant dans les cuisines destinées aux enfants. Cette partie de l'oeuvre fut remarquablement organisée par les *Petites Abeilles*, société de dames bruxelloises qui s'occupait depuis longtemps des enfants pauvres. Le Docteur Caroline Hedger, cette noble citoyenne de Chicago, dont la vie fut une bénédiction pour des milliers d'enfants de cette ville, passa plusieurs semaines en Belgique cet hiver, et son admiration pour les *Petites Abeilles* fut pour moi la preuve décisive de leur efficacité. Nous nous rendîmes à la station nourricière de la rue Royale, près de l'église Sainte-Marie. où de longues files de femmes attendaient avec leurs enfants.

Nous nous rendîmes à l'un des postes où l'on distribuait des vêtements, sous la direction de Mademoiselle Philippson-Wiener ; on y retrouvait la même organisation, la même économie belges admirables.

Et ce que nous avons vu ce matin se répétait dans toute la Belgique, en chaque ville du territoire occupé ; c'était la synthèse d'une organisation parfaite, basée sur la commune belge, impossible sans elle, et mise sur pied par le génie de M. Émile Francqui.

L'après-midi nous eûmes une réunion du Comité national de secours et d'alimentation, convoquée en l'honneur des ministres patrons, de M. Hoover et des représentants de la Fondation

Rockefeller, au siège de la Société générale, dans le salon des directeurs. Les membres du Comité, l'élite de la Belgique en deçà de la ligne d'acier, étaient réunis autour du long tapis vert ; ils se levèrent à notre entrée et quand nous fûmes placés, M. Solvay, président, lut une allocution touchante pour remercier les Américains *. Aux mots : « *Nous sommes une petite nation* », sa voix s'étrangla, il dut s'arrêter ; il y eut un silence poignant et pas un oeil ne resta sec dans l'assemblée.

M. Hoover partit, mais le Docteur Rose et M. Bicknell restèrent et, rejoints par M. Henry James, qui représentait la Fondation Rockefeller, firent un tour en Belgique et dans la partie accessible de la France envahie. Nous reprîmes les discussions interminables sur le travail intérieur de la C. R. B. La distribution avait été, jusque-là, dirigée par M. Heineman, de son cabinet privé de la rue de Naples, mais il devenait évident que l'oeuvre devait s'élargir, et M. Francqui mit à la disposition de la C. R. B. une vaste série de bureaux dans un bâtiment peu éloigné de la Société générale, rue des Colonies. Et comme la C. R. B., pour sa mise en train, avait besoin d'un linguiste, j'eus l'inspiration de proposer à M. Hoover le petit Bulle ou Hermancito à la veille de son départ ; outre ses services, nous eûmes ainsi l'avantage de le garder à Bruxelles.

Enfin arrivèrent les étudiants de Cecil Rhodes, nobles jeunes gens qu'on peut louer sans réserve. Ils venaient en volontaires, sans autre récompense que celle de collaborer à une grande cause humanitaire. L'oeuvre n'aurait jamais marché aussi bien avec de simples employés salariés. On n'a jamais vu dévouement pareil au leur ; cela nous amusait, quand cela ne nous fâchait pas, de voir combien les Allemands en étaient intrigués ; ils n'y comprenaient rien, tâchaient toujours de découvrir un mobile intéressé. Les jeunes gens reçurent de nous l'instruction expresse de garder une stricte neutralité et toujours ils s'y conformèrent ; aucun ne commit la moindre incorrection, aucun ne déshonora l'oeuvre, ni la nation et son drapeau, ni les différentes universités dont l'honneur était entre leurs mains et dont ils surent augmenter le crédit. Ils montrèrent un tact remarquable et restèrent « *strictement neutres* » comme on disait dans leur coterie.

Les membres de la Commission Rockefeller rentrèrent de leur excursion, on peut l'affirmer aujourd'hui, dans un état d'esprit qui n'avait rien de neutre. Ils avaient vu en Belgique et dans le nord de la France des souffrances à faire pleurer ; ils nous supplièrent d'étendre l'oeuvre de la Commission tout au moins à ce petit bout de la France du Nord qui empiète sur la Belgique aux environs de Givet et de

Philippeville, où la population mourait littéralement de faim.

Nous avons déjà reçu des appels d'autres pays confinant à la Belgique ; mon collègue le comte d'Ansembourg, chargé d'affaires du Luxembourg, nous demandait d'étendre le ravitaillement à ce petit duché ; le maire de Maubeuge, avec ses échevins, était venu un matin me demander la même faveur pour cette ville.

A ce moment, M. Hoover, à notre grand soulagement, revint. Il avait eu des ennuis à Londres. On trouvait des gens, là-bas comme ailleurs, pour prétendre que le ravitaillement était contraire à la neutralité, que c'était une aide indirecte aux Allemands. M. Hoover surmonta cette objection comme les autres et resta à Bruxelles assez longtemps pour installer la C. R. B. dans ses nombreux bureaux et mettre en mouvement la vaste machine qui n'avait pas fonctionné d'abord sans heurts ni sans frictions. Il fit venir d'Amérique M. A. N. Connett, comme directeur ; le capitaine J. M. Lucey, qui avait dirigé le bureau de Rotterdam, vint relever M. Heineman qui avait d'une manière si désintéressée sacrifié ses propres affaires à cette cause. Ainsi, dans ces journées de décembre qui déclinent en même temps que l'année, l'oeuvre se mit en marche au milieu des difficultés matérielles et des problèmes psychologiques qu'entraînent les jalousies, les

susceptibilités et les irritations de certains grands faiseurs de petites choses.

Les enfants n'étaient pas sûrs que saint Nicolas visiterait, cette année 1914, les tristes foyers de Belgique ; pourtant l'esprit de la saison survivait et quand je demandai un *Passierschein*, pour une petite fille de quatre ans dont l'un des grands-pères était notre général Logan et l'autre mon ami, M. Saint-Paul de Sinçay, je n'eus aucune peine à l'obtenir.

Nous regrettions tous de voir partir l'enfant. Elle avait l'habitude de venir me voir, et un ou deux jours avant son départ elle me révéla un secret que je puis dévoiler, à la différence d'autres secrets qui me furent communiqués vers ce temps par des lèvres moins innocentes: elle avait caché dans son manchon deux pralines de chocolat, l'une pour elle et l'autre pour moi. Cette petite fille faillit donner lieu à un incident international. A diverses reprises M. Herrick l'avait demandée, de Paris ; M. Walter Berry l'avait escortée, mais toujours il survenait un danger, une complication. L'automobile qui, finalement, la mena jusqu'à la frontière hollandaise ne put franchir cette ligne. Une voiture attendait de l'autre côté. Avec son manteau, son capuchon et son petit manchon blancs, elle parcourut seule quelques toises, sans avoir peur de la

sentinelle allemande ; juste à la frontière, elle lui tendit la main d'un geste de reine et, en souriant, le soldat la conduisit de l'autre côté.

Nous atteignîmes ainsi la plus triste veille de Noël que j'aie connue. Les Allemands avaient défendu la vente des insignes portant les portraits du Roi et de la Reine ; la population semblait découragée. De la montagne de la Cour, où j'aimais à contempler la ville basse et ses toits caressés par la douceur du couchant, le clocher de l'Hôtel de Ville était aussi beau que jamais, mais une mélancolie planait sur la ville. Au Parc, un énorme arbre de Noël flamboyait de lumières électriques en des bulbes de couleur, comme à Madison Square, à la même saison ; autour, les soldats allemands chantaient. leurs chœurs ; il y avait de petits arbres de Noël aux fenêtres étincelantes des ministères ; un grand dîner au Palais royal de Laeken, pour les officiers. Durant des semaines ils avaient fait abattre des sapins dans les forêts belges ; ils organisaient partout des réjouissances pour les soldats. Je ne sais combien il fallut d'arbres aux Allemands de Bruxelles pour célébrer dignement la venue de l'humble Nazaréen, l'avènement de la paix sur la terre et de la bonne volonté parmi les hommes, mais chaque compagnie en avait un et, à Liège, on n'en employa pas moins de sept cents.

M. et Mrs. Hoover, le Docteur Rose, M. James, M. Bicknell, Frederick Palmer et Gibson dînèrent

avec nous ce soir. Après le dîner, le Docteur Rose me prit à part et, avec maintes paroles gracieuses, me dit que la Fondation Rockefeller était disposée à aider le ravitaillement dans la pleine mesure de ses ressources ; ses collègues et lui avaient parcouru toute la Belgique, avaient tout vu, ne croyant personne sur parole, et pénétré dans les demeures des pauvres ; il parlait, les larmes aux yeux, de leurs souffrances, de leur patience, de leur charité ; pas un murmure nulle part, pas un trait de méchanceté ; partout cette vaillance, cette foi magnifique et cet esprit de résistance indomptable qui distinguaient la nation belge et la distinguent encore. J'étais ému, reconnaissant ; nous éprouvions un grand soulagement à la pensée que le ravitaillement serait assuré jusqu'au 1^{er} septembre.

Au jour de Noël, par un froid piquant, les arbres étaient blancs de givre et quelque chose de l'âme de la fête flottait dans l'air, car les jeunes Américains de la C. R. B. avaient essayé de donner un jour heureux aux enfants. M. Lewis Richards, qui vivait à Forest, offrit un arbre de Noël; les enfants de la commune, au nombre de six cents, firent claquer leurs sabots de bois, aux sons d'un orchestre jouant la *Bannière étoilée* que les musiciens bruxellois apprirent en ce temps-là.

Les enfants de Bruxelles, également, s'excitèrent à la nouvelle qu'un navire arrivait d'Amérique chargé de cadeaux.

Les jouets envoyés dans le navire de Noël aux enfants belges par les enfants d'Amérique devaient être distribués le dimanche. Quand M. Lemonnier, faisant fonctions de bourgmestre, me dit que le peuple se préparait à manifester en l'honneur de l'Amérique le jour de l'an, je fus épouvanté à l'idée de la foule encombrant les rues Belliard et de Trèves et suppliai M. Lemonnier d'empêcher les manifestations ; il fut décidé que la distribution aurait lieu tranquillement dans les écoles.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

* Voici le discours de M. Solvay :

Messieurs les Ministres, cher Monsieur Hoover et chers Messieurs Rose et Bicknell, c'est en votre honneur, mus par des sentiments de gratitude, que nous nous réunissons en ce moment.

Nous n'oublions jamais l'émotion qui nous prit quand tout au début de notre action, on nous fit part que Messieurs les Ministres d'Espagne et des États-Unis, confiants en notre oeuvre et en sa constitution, voulaient bien consentir à la patronner en la faisant devenir également leur oeuvre, et en s'entourant à cet effet de collaborateurs dévoués.

Cette émotion, nous l'éprouvâmes encore lorsque, au retour du voyage à Londres de nos dévoués collègues, MM. le Baron Lambert et Francqui, ce dernier, ne réprimant pas sa vive satisfaction, nous dit : "*Nous avons la bonne fortune d'avoir à la tête de la commission de Londres, un homme d'action, dans toute l'acception du terme, M. Hoover. Grâce à lui, nos affaires, j'en suis convaincu, marcheront.*" Et l'affirmation de M. Francqui est maintenant devenue un fait absolument avéré, une réalité qui nous débarrasse de poignants soucis.

Cette même émotion, toujours, se renouvelle encore aujourd'hui, en voyant ici devant nous, d'une part Mr. Hoover lui-même, d'autre part les membres de la Commission Rockefeller, MM. Rose et Bicknell.

Nous sommes un petit pays, nous avons du courage, mais la force nous manque. Et vous comprendrez, chers Messieurs Américains, combien nous devons vibrer de satisfaction, par sécurité, quand nous voyons votre grande et libre nation apprécier nos souffrances et, subissant toutes les impulsions spontanées de la solidarité et du cœur, venir à nous d'enthousiasme naturel pour nous aider à les supporter, pour nous empêcher d'être terrassés par la faim et le froid,

C'est noble, messieurs.

Vous, qui formez un peuple pratique autant que généreux, vous vous êtes fait de l'humanité la pure et haute conception qui doit correspondre à la poussée de notre époque, celle qui créera bientôt la conscience active mondiale devant permettre aux véritables éprouvés de partout de pouvoir espérer en croyant au Droit.

Chers Messieurs les Ministres et chers Messieurs les Américains, merci. Merci pour nous tous, et du fond du cœur, de ce que vous voulez bien nous continuer votre indispensable appui en ne cessant d'être, avec conviction partout et toujours avec nous. Nous vous en exprimons notre profonde reconnaissance, et d'avance, la reconnaissance historique d'un pays qui connaît le devoir.

Notes.

Traduction française : « *Herbert Clarke Hoover* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre LII (1914) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 159-168. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **59** (« *Herbert Clarke Hoover*»), volume 1, pages 261-273, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2059.pdf>

Il est à noter que les chapitres originels 12 (« *The naïvetés of History* » ; volume 1, pages 43-45), 24 (« *Richard Harding Davis* » ; pages 96-99) 32 (« *Tamines* » ; pages 138-141), 33 (« *Man hat geschossen* » ; pages 141-143), 39 (« *The adventure of the duchess* » ; pages 177-180), 43 (« *Ruined*

Louvain » ; pages 193-194), 53 (« *Reflections* » ; pages 230-234), n'ont pas été traduits (ou ont été « *fondus* ») en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)* :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des

mêmes dates dans son *Journal de guerre* (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

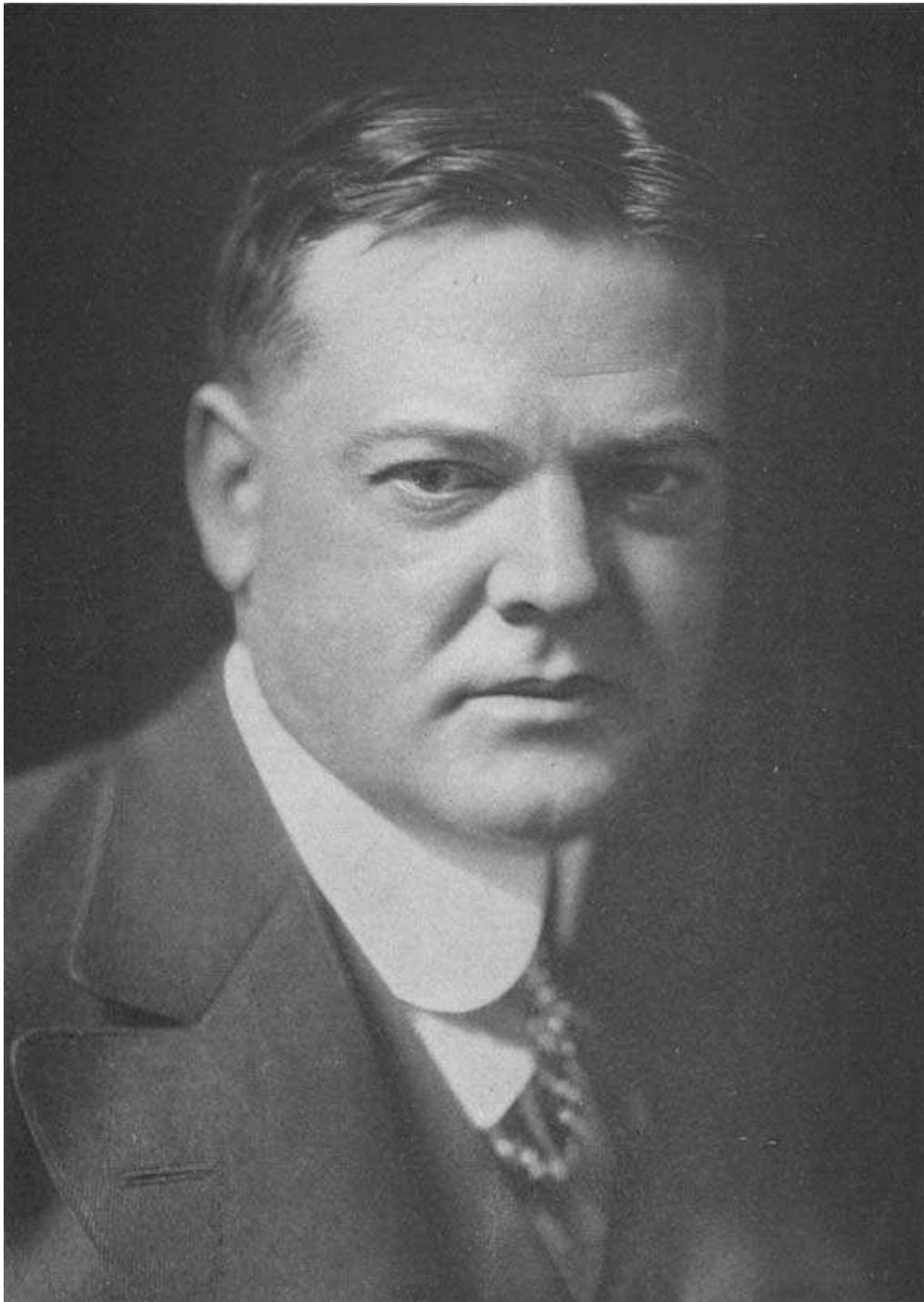
<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction de photos extraites de **Hugh GIBSON**, *A journal from our Legation in Belgium*

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



A Brussels soup-kitchen run by volunteers



Herbert Clarke Hoover